

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 23 AOUT 1884

No. 35

Le Journal du Dimanche

Boite 2,029, Bureau de Poste, Montreal.

ABONNEMENT:—Un an, \$1.00; mois, \$1.00; Le numéro, 3cts.

SOMMAIRE.

Poésie: Le lauréat, dédiée à M. Fréchette.—Chronique.—Lettre de la Malbaie.—Le luxe des femmes.—Courrier de la Mode.—A propos de sifflet.—Ça et là.—L'incident regrettable.—Le Testament de ma tante Sarah.—Charade et Enigme.—Feuilleton: Histoire d'un trésor.

LE LAUREAT.

A M. LOUIS FRÉCHETTE.

Pleins de bouillante ardeur et remplis d'espérance
Comme des preux guerriers partant pour les combats,
Les poètes français de la Nouvelle-France
Osent un jour braver leurs frères de là-bas.

Chaveau, Lemay, Chapman, Sulte et Fréchette en [tête]

Tous, ils vont à l'assaut du parnasse français;
Mais il faut de la mer essayer la tempête
Avant de remporter le glorieux succès.

Vous êtes à subir, héros, toute la rage
De l'Autan qui vomit le tonnerre et l'éclair,
Et du noir Aquilon qui porte aux flancs l'orage
Et qui mêt en fureur les éléments de l'air.

Votre nef foudroyée, allant à la dérive,
Voguant sans gouvernail et la voile en lambeaux,
Frappa l'écueil; et vous, encor loin de la rive,
Vous êtes la plupart les requins pour tombeaux.

Sur les débris épars de leur nef fulminée
Le hardi timonier et quelques matelots,
Errant à la merci d'une mer déchainée,
Se laissent comme l'algue emporter par les flots.

Du fougueux Océan dédaignant la furie,
Un seul touche au rivage, au port tant désiré...
—Fêtons notre Fréchette, enfants de la patrie,
Car il est immortel ce poète sacré!

C. P. Beaulieu.

Cacouna, Août 1884.

CHRONIQUE

Les chaleurs torrides de ces derniers jours ramènent nécessairement sur le tapis la vieille question de l'influence de la ville sur les constitutions.

Les partisans de la campagne reprochent à l'asphalte la mort prématurée de celui-ci, la folie de celui-là, l'épuisement précoce d'un troisième, etc., etc.

Les exemples ne manquent pas, et la liste serait longue s'il fallait tous les citer. De leur côté, les fervents du trottoir, les citadins à tous crins ne voient rien au-delà de la rue Saint-Denis d'un côté et la rue McGill de l'autre. Pour eux c'est nulle part ailleurs qu'il faut chercher le mouvement, les contrastes, le secret de la vie.

Sans doute que la ville est mauvaise pour les apathiques, contents de leur sort, qui ne cherchent que le repos; pour les trainards de la grande armée humaine qui s'attardent dans les tavernes; pour les faibles, les énervés qui s'usent au contact des plaisirs faciles.

Mais aux forts, aux laborieux, il faut le spectacle ardent et passionné de la grande bataille de la vie, de cette existence de fièvre et de feu, de cette activité vertigineuse qui, dans ce siècle de l'électricité et de la vapeur, emporte la génération actuelle, la dévore, la brûle jusqu'au sang, jusqu'aux moelles.

Les amours hâtés, les ambitions effrénées, toutes les impatiences, tous les délires cérébraux de notre époque se retrouvent dans ce cercle restreint, mais là seul aussi habitent les luttes fécondes de l'intelligence, les hautes aspirations de l'esprit, les recherches incessantes du savant, les aspirations vigoureuses et brûlantes d'une jeunesse séduite par un idéal toujours insaisissable et qui s'agite sous le souffle desséchant de splendeurs abolies, de paradis fermés, de glorieux destins entrevus.

Un impertinent, doublé d'idiotisme, nous adresse de la Malbaie une correspondance remplie de sottises sur le compte de nos jolies lectrices de là-bas. Il se plaint bêtement de ce que nos terrestres compagnes ne sont pas des miracles de fidélité. Mais quel être censé a jamais songé à leur en faire un reproche? Pour moi je suis d'opinion qu'un homme trompé n'est pas excusable de leur manquer de respect, qu'il se doit encore estimer heureux des formes qu'elles y mettent.

La femme est dans notre vie comme un hôte du Ciel que nous avons à peine le droit d'interroger. Bien des esprits étroits et des cœurs rétrécis sont incapables de l'apprécier.

Dans le monde où les impressions d'autrui se mesurent à mes impressions propres, la Femme n'apparaît comme l'être mystérieux qui dénoue les destinées, suscite les héroïsmes, précipite les châtements, apaise les colères, console les désespoirs, et joue, sous une forme vivante, le rôle implacable et divin de l'antique fatalité. Je me la représente un pied sur l'humanité vaincue, le front dans la caresse des lumières et des parfums, élevant seule, devant l'éternelle beauté des choses, le spectre d'une beauté supérieure à toutes les autres. En son corps vit le rythme puissant des lignes et la loi délicate des harmonies; le secret des dominations superbes où s'affirment les droits sacrés de la faiblesse habite son

esprit; son cœur est l'abîme de miséricorde et de pitié où le pardon attend nos misères. Elle est, par sa fragilité même, l'image du Rêve que nous portons en nous.

Qui oserait nier l'immense disproportion entre le bonheur qui nous vient de la femme et celui que nous lui offrons en retour.

Son amour est fait de condescendance et le nôtre d'audace folle. C'est elle qui fait, en descendant vers nous, le chemin que nous croyons parcourir, les pieds sanglants, pour monter vers elles.

Je plains sincèrement l'homme qui n'a pas ce sentiment de son indignité, l'homme en qui ce respect dompteur de la Beauté n'éteint pas même jusqu'à l'envie de se plaindre.

Ainsi au lieu de répondre à mon correspondant par une protestation indignée, j'ai préféré lui faire comprendre que la beauté plane fort au-dessus de nos plaintes et de nos rébellions, comme le soleil qui verse des flots de lumière sur ses obscurs blasphémateurs.

Parlons un peu maintenant de la politique du jour. Commençons par les hautes sphères, par le lieutenant-gouverneur de notre province.

Le terme d'office de Son Honneur M. Robitaille expirait au mois d'août, mais il est continué, comme l'on sait, dans ses fonctions jusqu'au mois d'octobre.

Il a été question, pour le remplacer, d'abord de l'Hon. Rodrigue Masson, puis de M. Alonzo Wright. Les Anglais réclamaient pour eux le lieutenant-gouverneur. Les uns disaient que ce n'était que justice leur rendre, d'autres prétendaient, avec raison je crois, que la province de Québec étant une province française, devait avoir un lieutenant-gouverneur canadien-français.

Alors pour satisfaire les deux partis, on suggéra de nommer l'Hon. M. Starnes, de Montréal, parce que son nom est anglais et qu'il est considéré en quelque sorte comme canadien-français.

Il a été question, plus tard, de l'Hon. M. Chaveau, le digne shérif de Montréal. Son élévation à ce poste honorable eut été bien vue de la nationalité canadienne-française dont il est un des membres les plus distingués.

Le nom de l'Hon. M. Caron, ministre fédéral, a aussi été mis de l'avant. Aux dernières nouvelles, il paraît qu'il ne sera pas nommé. Il préfère, paraît-il, rester dans la politique active.

Celui qui a le plus de chance d'être nommé est l'Hon. M. R. Masson, croyons-nous. Il est parfaitement qualifié pour remplir avec toute la dignité voulue cette charge importante.

Toutefois les autres candidats n'ont pas moins de titres qui les recommandent. Comme on voit, ce ne sont pas les hommes de mérite qui nous manquent.

FERNAND.

LETTRE DE LA MALBAIE

En terminant ma dernière lettre, je disais que le polémiste reparait dans la *Correspondance* de Veillot. Comment en serait-il autrement ? La polémique religieuse absorbait une si large part de cette existence militante, et il était si bien doué, si bien armé pour la guerre.

La gloire que ses ennemis eux-mêmes n'ont pu lui contester, c'est d'avoir été le premier polémiste de son siècle.

Mais c'est en se jouant, et au fleuret seulement, que le grand écrivain soutient encore quelques combats dans ses lettres. C'est ainsi qu'on y trouve un pastiche très réussi de Jules Janin, une vue de profil toute nouvelle de madame de Sévigné, et des croquis pleines de verve et d'originalité, consacrés aux principales figures de son temps.

Laissez-moi vous citer cette page écrite à un professeur de rhétorique du petit Séminaire de Servières qui lui avait envoyé deux cannes, fabriquées par ses élèves avec de vigoureux jets de vigne vierge ;

"... Qu'elles sont belles ! qu'elles son souples, liantes, et bien à ma taille ! Il y en a une que je ne quitte pas. Je la fais souffler, elle trace des zigzags dans l'air, et je forme sans cesse le vœu d'avoir un dos sur la main pour lui faire sentir la force que ce muscle de Corrèze donnerait à mon argumentation. Je ne voudrais pas d'autre rhétorique pour prouver à Renan et à d'autres qu'il y a vraiment un Dieu. En dix minutes, avec votre vigne, je leur prouverais à tous le miracle de Cana et tous ceux de l'Évangile.

"Et c'est bien aussi qu'à la fin les miracles leurs seront prouvés. Notre évêque dit que toute hérésie s'étant établie dans le monde par le fer et le feu, aucune ne déguerpira que par le fer et le feu. Si Dieu permet qu'il suffise du bâton, c'est le mieux qui puisse leur arriver."

Dans ses lettres le polémiste est presque toujours de bonne humeur, même au temps des épreuves. Quelle lettre charmante il écrit au curé de Langrune à l'occasion de la suspension de l'*Univers*, en 1874 :

"Nous avons trinqué de si bon cœur sous le brave clocher de Langrune et bu de si bon vin ! et voilà que je meurs comme Jonathas. Mais ce vin-là n'était pas défendu, et je ne suis pas tout-à-fait mort. Dans un mois ja revivrai. Consolons-nous par cette espérance. Au bout du compte, si mon métier n'avait pas de périls quel profit en pourrais-je tirer ? À semer les bonnes choses, on attrappe des coups de soleil et des coups de vent. Ce n'est pas à vous qu'il faut l'apprendre. La récompense du semeur, c'est que le bon grain soit dans la bonne terre. Vous savez encore cela. Cela est fait : dormons notre somme.

"La semence est dans la bonne terre, rien ne l'empêchera de lever. Cela ne fait rien qu'on tue le semeur, il est même bon qu'on le tue quelquefois. Quelquefois la terre a besoin de cet arrosage, qui la réchauffe. La moisson en sera plus belle. Etienne avait semé, il arrosa. Quel soleil se leva à ses yeux mourants pour lui promettre de beaux épis ! *Ecce video caelos apertos et Filium hominis stantem a dextris Dei.* C'est le résultat du premier procès capital qu'ait perdu l'Église et la première victoire qu'elle ait remportée. Ce miracle a été fidèle, il s'es toujours fait, il se fera toujours.

"...Je bavarde ; j'ai le cœur plein de joie. Il me semble que le bon vin du curé de Langrune agit encore..."

Quelle douce gaieté ! et en même temps quelle éloquence pleine d'émotion !

En 1872, Pie IX, parlant des catholiques libéraux et des ultramontains, avait reproché aux

uns le manque d'humilité et aux autres le manque de charité.

Cette dernière parole fut exploitée contre l'*Univers*, et ce fut un rude coup pour Louis Veillot. Parmi les personnes qui lui écrivent à cette occasion, se trouvait une dame qui l'exhortait à la résignation, et qui citait le saint homme Job comme modèle.

La réponse de Veillot est à citer en entier parce qu'elle dévoile admirablement le polémiste et le catholique :

"Madame, vous êtes charmante ; mais ce n'est pas cela : le saint homme Job et moi nous faisons deux.

"En plusieurs endroits de ses discours, il se flatte de n'avoir pas été moi, et je ne me flatte pas du désir de n'être pas lui.

"Ces lits de fumier, ces tessons de pots pour serviettes, l'épouse aigre, les amis bêtes, c'est bien ce que je mérite ; mais ce n'est pas ce qui m'attire. Je vais vous dire le véritable exemple biblique ; si vous êtes mon amie, vous ne le divulgerez pas. Souvenez-vous du très digne Aaron. Traduire Moïse, répéter au peuple ce que Moïse avait dit, c'était un beau métier, Aaron le fit certainement de bon cœur et très honnêtement, et pourtant ne le fit pas parfaitement, puisque Dieu, qui est patient, finit par s'en trouver las.

"Dieu dit donc à Moïse : Prends Aaron, mène-le sur la montagne, et qu'il aille rejoindre ses pères. Ainsi fut fait. Aaron ne souffla mot, et de tous ses discours ce fut particulièrement le meilleur. Voilà !

"J'ai tout de même passé un mauvais moment, parce que la vue de mon indignité ne me fut point nette. En général, je ne commence pas par le bon mouvement. J'ai eu envie de m'abandonner à l'obéissance fière, c'est-à-dire de m'en aller par la brèche, en me taisant tout haut, et en me disant tout bas : Que Moïse s'arrange comme il pourra !

"J'ai sucé ce réglisse pendant une heure, et je l'ai trouvé très savoureux ; mais Dieu merci, j'ai aperçu à temps que c'était bête, et qu'il ne me convenait pas du tout de regarder en haut avec cet air d'archange culbuté.

"Je me suis dit toutes sortes de bonnes choses sur mon petit compte ; je me suis avoué que je n'étais pas parfait, et partant de là, j'ai marché de découvertes en découvertes dans le mystère de la bastonnade soudaine qui me tombait sur le dos.

"C'était une chose admirable, chère amie, que ces procédés et ces ménagements du bon Dieu. Dans le fond je ne suis pas inquiet sur la charité ; je crois bien juste que j'ai manqué de modération dans la réception : je n'ai pas manqué d'amour et mon métier est un métier d'amoureux ; j'ai aimé ceux que j'ai battus ; je n'ai désiré à personne de rester et encore moins de mourir dans l'erreur.

"Mais sous ce diamant d'amour et de foi, il y avait ce qui se trouve souvent sous les pierres même précieuses : il y avait divers petits crapauds. Or le coup n'a pas brisé le diamant, mais le diamant frappé écrase le crapaud. Je vous avoue que j'admire extrêmement le tour, et que j'en suis même diverti, quoique je n'ai pas autrement sujet de rire. Il me semble que je suis à une comédie, et à une très bonne comédie, quand je regarde ma sottise opérer ; et cela tourne aux larmes, quand Dieu entre en scène pour corriger l'animal et en tirer l'homme, ce qui ne sera vraiment fait qu'au dernier moment.

"Et ce spectacle comique est en même temps grandiose et sublime, à cause de la patience de Dieu qui s'y reprend sans cesse, qui frappe peu et qui dit des choses divines !

"En somme, à travers tous mes soucis, je ne laisse pas d'être content, et je dors..... comme la conscience d'un roi....."

Et maintenant, que dire du mérite littéraire de cette volumineuse *Correspondance* ? Est-il encore nécessaire de faire l'éloge de ce style admirable dont le grand écrivain a emporté le secret dans sa tombe ? Non, certes ; il n'y a plus qu'une seule opinion là-dessus.

Qu'il me suffise de dire que la *Correspondance* met un digne couronnement à l'œuvre colossale et magnifique du grand écrivain. Il y déploie plus d'esprit et de verve que Voltaire, plus de grâce et de gaieté que de Maistre, plus d'élevation que Madame de Sévigné. Ces lettres sont des modèles de goût, de naturel, de facilité, d'entrain, où l'enjouement et la souplesse de l'esprit ne sont égalés que par les tendresses et les délicates émotions du cœur.

A. B. ROUTHIER.

LE LUXE DES FEMMES.

On dit bien des choses à propos du luxe des femmes. Il m'arrive quelquefois de faire remarquer certaines extravagances. Les maris me félicitent, m'encouragent. Si j'ai un conseil à leur donner dans l'intérêt de la cause, c'est de ne pas s'en mêler ; autrement, ils gâteraient tout. Ils ne sont pas assez désintéressés dans la question pour qu'ils puissent en être les juges.

Quelques femmes s'irritent contre moi et ce ne sont pas les moins coupables. Les maris, disent-elles, ont déjà bien assez d'objections de leur mauvaise humeur, sans qu'on aille encore fournir des arguments à leur avarice.

Non, certes, je ne veux pas proscrire le luxe ; le luxe des riches est la fortune des petits ; mais le luxe des petits les fait vivre dans la misère.

Je n'ai rien contre le luxe et j'aime les belles choses, et non les extravagances.

Les femmes n'ont pas encore demandé des étoiles pour mettre dans leurs cheveux ; mais si on abaissait les étoiles à la hauteur de la cime des peupliers, il leur en faudrait très certainement, ne fut-ce que pour être comme tout le monde, pour être propre.

Pour acheter de belles toilettes, il arrive souvent qu'on retranche un plat de la table du mari, un jouet aux enfants, un bout de chandelle aux domestiques. Si vous saviez quelle lésinerie, quelle avarice, quelle misère président à la vie intérieure de beaucoup de ces belles dames si éclatantes ! Que de lamentations sur les dépenses qu'entraîne l'éducation des enfants ! sur la cherté des vivres ! Comme ces pauvres maris ont du mauvais café ! Comme on fait acheter de la viande de deuxième qualité ! Comme on traite le nécessaire de superflu, pour pouvoir traiter le superflu de nécessaire !

On achètera une robe dispendieuse. Si le mari dit un mot, on lui prouve que c'est pour rien et qu'elle vaut bien plus ; qu'il faut être comme tout le monde. Le mari trouve-t-il cette robe trop cher ? eh bien ! on n'ira plus dans le monde, on fermera sa porte, on vivra dans la retraite.

Et les larmes s'échappent, et les sanglots font explosion. Une belle robe est toujours bon marché, dit-on. Mais ce qui est vraiment horrible, c'est le prix du beurre ! Et ces légumes ! Marguerite n'a-t-elle pas payé, hier, un paquet de carottes cinq cents !

ALPHONSE KARR.

COURRIER DE LA MODE

PARIS, 10 août 1884.

Nous voici tout près du 15 août.

Que dire sur les modes en cette saison ? On vit sur tout ce qui a été fait avant les départs, et on n'a garde de penser déjà aux choses nouvelles.

Dans les villas, dans les châteaux, comme dans les maisons plus simples, les jeunes filles sont tout heureuses de ne porter que de la mousseline unie ou rayée, toute blanche, brodée ou semée de fleurettes légères, de la batiste, du piqué blanc, enfin tout ce qu'il y a de simple, de léger, jupes foncées, corsages à la Vierge ; les chapeaux sont en paille de riz blanche, des capelines de paille d'Italie, ornées d'un simple ruban qui abaisse les bords et se nouent derrière, sous les épaisses nattes de cheveux tombant sur les épaules ; ceintures de ruban rose ou bleu nouées de côté, petit bouquet à la ceinture ; les plus coquettes mettent autour de ces chapeaux une couronne de fleurs des champs, une poignée de cerises ou de groseilles rouges et blanches, et c'est tout. Ainsi parées de leur jeunesse et de leur fraîche beauté, elles sont charmantes, bien plus encore que dans leurs toilettes de bal l'hiver.

Les robes de piqué blanc à guimpes bouffantes en surah rose ou bleu, les toilettes de batiste ou de lainage léger à gilets de piqué blanc à très larges boutons de métal, voilà ce qu'on porte volontiers pour négligé du matin. Pour les excursions en voiture, le lainage est toujours la mise la plus pratique, mais alors on peut mettre le même gilet blanc avec veste flottante. Plus élégantes, pour les diners, déjeuners ou visites seront les toilettes de batiste écarlate, brodées de soie pareille, ou les tuniques de simple broderie anglaise, blanche, très fine, drapées sur des jupons de soie de couleur ; des rubans bleus, écossais, rouges, noirs, relèveront les draperies, formeront des ceintures nouées en pointe devant, en taille ronde de côté ou derrière, aucune mode pour cela que de faire ce qui plait.

Les bas et les ombrelles sont volontiers assortis à la toilette, mais rien n'oblige à le faire, pourvu que rien ne soit disparate. Les jeunes femmes mettent volontiers le fichu de linon Marie-Antoinette sur les corsages de soie changeante ; cette parure, toujours si gracieuse, ôte à la soie son reflet un peu sec ; du reste, dans cette saison, le bon goût indique l'usage des toilettes simples, un peu moins ajustées que dans le temps froid : à la campagne il est bien de paraître à l'aise dans ses vêtements, mais jamais avec le moindre laisser-aller. Le sans-gêne se glisse partout maintenant, et on n'a jamais fini de le mettre à la porte. Ainsi il est sans-gêne de paraître sans corset, même quand on a trop chaud ; sous la blouse la moins ajustée, il faut que l'on distingue la taille bien maintenue. S'il est impossible de supporter le corset ordinaire, il y a les corsets gros tulle, si frais et si souples, et les brassières de soie ou de coutil, sans baleines, qui soutiennent la poitrine et qu'on peut mettre sous la chemise. On peut toujours s'arranger à être bien tenue, même quand on est délicate ou souffrante.

Messieurs les cordonniers, piqués de la manie du changement, recommencent à nous faire des souliers à bouts pointus, pareils à ceux des hommes à la mode. Ça n'est pas joli, joli, tout ce qui est exagéré tombe dans le fossé du laid, mais en modérant le zèle des disciples de saint Crépin, on peut encore se tirer d'affaire. Tant pis pour celles dont le faux goût acceptera les souliers en bateau pointu par trop longs ; elles sont averties

que je ferai la guerre à ses frégates tout comme aux épaules en bosses et aux tournures en blanc de jardin. Si on ne bridait pas de temps en temps le zèle fantaisiste de messieurs les fournisseurs et fabricants d'objets de toilette, ils nous mèneraient par trop loin sur le chemin de l'extravagance et de la dépense. Ce n'est pas le moment de se laisser gagner par ces deux anti-qualités.

MARIE DE SAVERNY.

A PROPOS D'UN SIFFLET

Lorsque j'étais encore à l'âge de sept ans, mes amis un jour de fête remplirent mon gousset de monnaie de cuivre. Je m'en allai droit à une échoppe où l'on vendait des bijoux pour les enfants, et comme j'étais charmé du son d'un sifflet que je venai de voir entre les mains d'un autre enfant, j'offris et je donnai tout mon argent pour en avoir un pareil.

Je m'en retournai alors à la maison, enchanté de mon sifflet et sifflant continuellement, mais troublant toute ma famille. Mes frères, mes sœurs, mes cousins, me dirent que je l'avais payé quatre fois plus qu'il ne valait. Cela me fit songer aux bonnes choses dont j'aurais pu faire emplette avec l'argent que j'avais donné de trop. On se moqua tant de ma sottise, que je me mis à pleurer de toute ma force, et la réflexion me causa bien plus de chagrin que le sifflet ne m'avait fait plaisir.

Cependant cela ne laissa pas que de m'être avantageux dans la suite. Je conservai le souvenir de mon sot marché, et toutes les fois que j'étais tenté d'acheter des choses inutiles, je me disais à moi-même : " Ne payé pas trop cher le sifflet." Et j'épargnais mon argent.

Je devins grand, j'entrai dans le monde, j'observai les actions des hommes, et je cus en rencontrant plusieurs, oui, plusieurs qui payaient trop cher le sifflet.

Quand j'ai vu quelqu'un qui, trop ardent à rechercher les grâces du grand monde, employait son temps à assister au lever du gouverneur, sacrifiait son repos, sa liberté, sa vertu, et peut-être ses amis, à s'avancer dans cette carrière, je me suis dit : " Cet homme paye trop cher son sifflet."

Quand j'ai vu un autre ambitieux, jaloux d'acquérir la faveur populaire, s'occuper sans cesse d'intrigues politiques, négliger ses propres affaires et se ruiner en se livrant à cette folie : " Certes, ai-je dit, celui-ci paye trop cher son sifflet."

Si je rencontrais un avare qui renonçait à tous les agréments de la vie, au plaisir de faire du bien aux autres, à l'estime de ses concitoyens, à la joie d'une bienveillante amitié, pour satisfaire son désir d'accumuler de l'argent : " Pauvre homme ! disais-je, en vérité, vous payez trop cher votre sifflet."

Lorsque je trouvais quelque homme de plaisir qui sacrifiait la culture de son esprit et l'amélioration de sa fortune à des jouissances purement sensuelles : " Homme trompé, disais-je, vous vous procurez des peines, non de vrais plaisirs : Vous payez trop cher votre sifflet."

Si j'en voyais un autre aimer la parure, les meubles élégants, les beaux équipages, plus que sa fortune ne le lui permettait, s'endetter pour en avoir, et terminer sa carrière dans une prison : " Hélas ! disais-je, il a payé cher, et très-cher son sifflet."

Quand j'ai vu une douce, aimable et jolie fille mariée à un homme d'un caractère dur et brutal : " C'est grande pitié, ai-je dit, qu'elle ait payé si cher pour un sifflet."

En un mot, je m'imagine que la plus grande partie des malheurs des hommes viennent de

ce qu'ils ne savent pas estimer les choses ce qu'elles valent réellement, et de ce qu'ils payent trop cher leurs sifflets.

ZIP.

ÇA ET LA

M. F. A. McCord, avocat, fils de M. le juge McCord, s'est rendu à pied de Québec à la Malbaie, en trois jours de marche.

M. L. U. Fontaine, employé public, à Québec, a intenté une action en dommages au montant de \$2,500 contre mademoiselle Eugénie Malouin, de l'Assomption, pour rupture de promesse de mariage.

Madame Patti profitant de la nouvelle loi française, a institué vendredi à Paris une action en divorce contre son époux le marquis de Caux. On croit que le tribunal repoussera sa demande, attendu que la loi n'accorde le divorce qu'à celui des conjoints qui a des griefs contre l'autre.

Le duc de Bauffremont demande aussi le divorce, alléguant les ruineuses extravagances de sa femme.

Mme Gladstone, la femme du premier ministre d'Angleterre vient d'écrire pour le comité de l'Exposition internationale d'hygiène de Londres, un petit traité sur la façon d'assainir les chambres à coucher et les chambres d'enfants. Cet opuscule se distribue par milliers d'exemplaires.

L'INCIDENT REGRETTABLE.

Comme nous voulons rendre justice à tout le monde également nous publions la correspondance suivante en réponse à une attaque qui a paru dans notre avant dernier numéro :

A. M. HSAITKI.

M. le rédacteur.

L'échaffouré de M. Hsaitki ne m'a point surpris. Je le savais capable de faire n'importe quel coup de tête dans le futile essai de passer pour un Don Juan, ce que nous appelons, nous, un Don Quichotte.

En prenant la défense d'une jeune fille qui n'est pas attaquée, il me rappelle l'ours de la fable qui en voulant tuer, avec un pavé, une mouche sur la figure de son maître, l'assomme ni plus ni moins.

Ce monsieur sent le besoin de faire du zèle et s'efforce de passer pour un héros auprès de cette jeune fille, dont l'admiration, je suppose, a besoin d'être encouragée par des artifices pour se maintenir. Si en m'attribuant des défauts, ça pouvait lui donner des mérites, je garderais le silence pour lui rendre service. Mais si cela devait s'accomplir aux dépens de la vérité, je me rendrais par là complice d'un méfait, qui pourrait flatter son amour-propre, mais non tourner à son honneur.

Ce ne sont pas les moyens de justifications qui me manquent, ce sont au contraire les nombreuses preuves que j'ai en ma possession qui m'embarrassent. Si je ne vous donne pas les preuves de ma justification, je vous donne raison et ce silence me compromet en quelque sorte. Si je les donne, vous êtes confondu, il est vrai, mais je suis obligé de mettre en cause la jeune fille en question, ce que je voudrais éviter.

Je n'ai pas pour habitude de violer ce qui, dans le temps, a été dit sous le sceau de l'amitié et je regretterais infiniment si un ami trop imprudent de cette demoiselle me forçait de sortir de cette règle invariable qui est pour moi un point d'honneur, comme pour tout homme bien né.

Mais comme votre lettre, d'après vous, du moins, paraissait avoir l'approbation de la jeune fille, dans ce cas, je serais l'objet d'une attaque de sa part qui me mettrait dans mon droit si je donnais mes preuves. Je ne ferais que me tenir à mon corps délié.

Peut-être, monsieur, perdriez-vous un peu de vos illusions, si je tournais contre vous-même les armes que m'a fournies celle-là même que vous prenez si héroïquement sous votre protection. D'après vos bravades, j'ai tout lieu de croire que vous seriez étonné.

Vraiment, vos airs de poseur m'amuse, mais laissez-moi vous dire que vous avez commis là une imprudence que vous aurez occasion de regretter. J'essaye par tous les moyens possibles de justifier votre conduite, bien qu'elle soit bien étrange, et malgré toute la bonne volonté que j'y ai mise, je ne puis arriver à une autre conclusion que vous avez dû être joué par quelqu'un, pourvu toutefois, que ça ne soit pas par celle que vous prenez sous votre haute protection. Tout de même, réfléchissez-y.

Si vous n'avez été que dupé, je tâcherai de vous aider à sortir de ce faux pas. Mais si, violentant votre bonne nature, vous avez voulu faire le méchant, je vous donnerai quelques petits coups de férule, comme on fait pour un moutard qui a mis les doigts dans le plat.

Comme vous ne savez pas quand parler, je sais que vous ne saurez pas vous taire à propos. Bien que je vous mette sur vos gardes, ceux qui vous connaissent savent d'avance que vous ne perdrez pas une occasion de faire de la vaillance, ce qui, je vous

en avertis, tournera à votre confusion et ne sera pas trop agréable pour votre protégée, digne dans tous les cas d'un meilleur sort. Maintenant, si je fais des révélations, vous en aurez été la cause et c'est à votre amie de vous conseiller de ne pas perdre une si belle occasion de vous taire. Mais vous n'en profiterez pas.

Je vous laisse la parole, si le cœur vous en dit. Je vous demande pardon, M. le rédacteur d'avoir été si long, tout en vous redemandant l'hospitalité pour une plus ample justification, si on revient à la charge.

Votre etc.,

X. X.

Montréal, 8 Août 1884.

P.S.—Si M. Ilstiki est confiant dans la justice de sa cause, j'espère qu'il signera de son nom s'il publie une autre correspondance et j'en ferai autant. Alors nous combattons à figures découvertes.

X. X.

LE TESTAMENT DE MA TANTE SARAH

—Qu'est-ce donc que la tante Sarah ?

—Une respectable dame, ma foi ; bonne et aimable, quoique d'un certain âge.

—Qu'entendez-vous par un certain âge ?

—Parbleu, cet âge dont les femmes s'efforcent de dérober le chiffre, qu'en dépit de leurs efforts, le temps imprime toujours sur leur front.

—La tante Sarah était donc vieille.

—Vieille, ce n'est pas le mot, mais d'un âge mûr, or, de la maturité à la vieillesse, il y a loin, très loin.

Les jours talonnent les jours, dit le poète. La pauvre tante Sarah vit sa jeunesse s'enfuir. Fatal et cruel instant pour elle que celui où elle découvrit un premier fil argenté dans les tissus noirs de sa chevelure. Elle avait atteint un certain âge. Mots cabalistiques ! Epitaphe de l'espérance ! Les passions extrêmes se touchent. Un cœur né pour aimer et qui ne trouve point d'aliments à sa flamme, finit par se dévorer lui-même ou par haïr. La tante Sarah trouva un refuge dans la haine.

—Triste refuge !

—Et que fit-elle donc : se serait-elle avisée d'enterrer sa fortune avec elle ?

—Non, sans doute, car on n'eût point manqué d'exhumer la tante Sarah, elle s'est conduite autrement. Elle a légué tout son bien à ses cinq nièces, mais à une condition *sine qua non*.

—Et cette condition ?

—C'est de rester filles comme leur tante, sous peine pour les coupables de perdre leur part d'héritage, confisquée au profit des obéissantes.

—Mais si toutes les cinq se marient ?

—La fortune alors passe au plus proche héritier, c'est-à-dire à moi. Mais la tante Sarah n'a pu prévoir un pareil cas : cette hypothèse est absurde, si l'on considère que mes cinq cousines n'ont pas un penny vaillant par elles-mêmes. Le leg de leur tante est tout leur avoir, et nous ne sommes pas dans un siècle où l'on épouse des filles sans fortune. Les cinq héritières sont Cécilia Grey, pauvre orpheline, qui habitait avec sa tante, et les quatre Miss Warrender. Oh ! pourquoi la tante Sarah a-t-elle inséré cette grande clause résolutoire dans son testament ? J'aurais épousé Cécilia que j'aime ; mais puis-je m'embarquer dans le mariage avec une femme qui n'a rien, moi simple commis ? Non, c'est impossible, et pourtant, et pourtant !...

Allen Hyde n'acheva point sa pensée, mais il serra la main de son interlocuteur, le jeune Frédéric Harrow, qui s'éloigna en riant, à part lui du testament de la vieille fille.

Allen resté seul monta dans sa chambre et mit trois quarts d'heure à ajuster les boucles blondes de ses cheveux et le nœud de sa cravate. Puis franchissant l'escalier en deux il se trouva dans la rue.

En une omnibus le transporta loin du bruit de la cité. Un air plus frais voit dilater ses paumons, tandis que le parfum des fleurs et le

gazouillement des oiseaux charmaient ses sens ; il descendit devant un petit jardin, véritable corbeille de lis et de roses épanouis sous les croisées d'un modeste cottage.

Allen entra d'un air préoccupé dans une petite salle simple et propre. Une jeune femme blonde comme lui et qu'on aurait pu croire sa sœur, était accoudée, immobile et blanche comme une statue de marbre de Paros, sur une petite table un livre était ouvert. La belle liseuse reposait sa jolie tête sur une main mignonne et semblait avoir interrompu sa lecture pour réfléchir ou pleurer. Au bruit des pas d'Allen, elle releva son front qui se couvrit de rougeur.

—Ma chère Cécilia, dit Allen en prenant la main de la jeune femme pour la porter à ses lèvres, je viens vous faire mes adieux.

—Vos adieux, Allen ? Vous, nous quitter ; c'est impossible...

—Mais le testament de votre tante ?

—Mon cœur n'est pas changé, monsieur. Le vôtre le serait-il ? Oh ! oui sans doute ; vous ne pourrez épouser une femme sans fortune. Je suis bien malheureuse.

—Y pensez-vous Cécilia ? C'est moi qui ne puis accepter vos sacrifices : vous êtes riche, oubliez-moi.

—Et si j'aime mieux être pauvre avec vous !

Ces dernières paroles tranchèrent toutes les difficultés. Cécilia Grey devint Mistress Allen avant la fin de son deuil, et les Miss Warrender se partagèrent son cinquième d'héritage.

Les Miss Warrender, filles d'un honnête marchand de la cité, avaient reçu, grâce aux libéralités de leur tante Sarah, une éducation distinguée. Aussi méprisaient-elles cordialement le commerce paternel.

Les Miss Warrender s'occupaient le long du jour. Les élégantes ont réfléchi que l'inaction donne un air gauche ; qu'une femme pose mieux avec une broderie dans les mains que les bras pendant ou croisés.

Jémima dévidait de la soie, avec les plus blanches mains du monde ; Georgina improvisait des vers sur son album ; Caroline enseignait des riens à son perroquet, et Elisabeth, l'aînée de la famille, cousait des chemises pour les pauvres.

—Savez-vous les nouvelles ? dit Jémima au capitaine Waring qui, debout et presque appuyé sur le dossier de sa chaise, se caressait le menton ; savez-vous les nouvelles ?

—Ah ! ne me parlez pas de nouvelles : la politique m'assassine. Laissons tout ce radotage aux vieillards. Et après tout, y a-t-il rien de nouveau sous le soleil ? Demandez-le à ce bon roi Solomon.

—Parlez avec respect de ce grand roi, interrompit Elisabeth.

—Je le respecte infiniment, miss, répartit le capitaine, et je suis absolument de son avis. L'homme et les animaux des champs ont la même fin ; la vie est une routine : on naît, on se marie, on meurt et la toile baisse.

—Appeler le mariage une routine ! interrompit Georgina. Ah ! capitaine, vous êtes un matérialiste. Quoi ! cette pure union des âmes ! Oh ! je ne voudrais pas d'un homme qui comprit le mariage comme vous.

—Mais je ne parle pas des nouvelles politiques, reprit Jémima : savez-vous que notre cousine se marie ?

—Quelle cousine ?

—Mais nous n'en avons qu'une ; notre cousine Cécilia Grey. Comment, vous ne vous la rappelez pas ?

Le capitaine secoua la tête. Jémima sourit. Une femme apprend toujours avec plaisir qu'on en a oublié une autre ; la satisfaction est d'autant plus grande que l'oubliée est plus belle.

—Mais rappelez-vous-la donc. Une blonde toujours en robe blanche !

—Oui je crois me rappeler, une petite blonde fade.

Jémima était une brune piquante ; ses yeux pétillaient de joie.

—Eh bien ! elle s'est mariée malgré le testament de ma tante.

—Et quel est le fou qui l'épouse ? interrompit étourdiment le capitaine.

—Comment, le fou ? s'écria Jémima, rougissant jusqu'aux oreilles.

Le capitaine eut voulu retracter ses paroles, mais il était trop tard. D'ailleurs, depuis l'ouverture du fatal testament, il n'attendait qu'une occasion pour se retirer.

—J'oubliais l'heure de la revue, dit-il ; mesdames, agréez mes salutations.

—Le monstre ! s'écria Jémima dès qu'il eut le dos tourné, elle eut une violente attaque de nerfs.

Le capitaine n'était pas le seul monstre. Des quatre prétendants à la main des sœurs, trois avaient déjà déserté la maison. C'était par pure politesse que le capitaine prolongeait ses visites. Sans dot ! sans dot !... il faut bien aimer pour que ces deux mots ne glacent pas le sang.

—Savez-vous ce qui arriva ?

—Des quatre sœurs restèrent filles ?

—Non, du tout. M. Warrender, le papa, sans avoir le moyen de doter ses demoiselles, avait un commerce étendu et employait de nombreux commis, dont les quatre sœurs enduraient les hommages. Jémima et Caroline se contentèrent des doublures à défaut de chefs d'emploi. Rester filles quand toute la cité s'était entretenue de leur mariage ! Elles avaient trop de cœur pour cela. Elles firent donc deux heureux, malgré les représentations de leur père. Pour Georgina, son esprit romanesque ne pouvait se résigner à une mésalliance. Elle avait reçu les hommages d'un lord ruiné, que le testament de la tante Sarah mit en fuite. Un soir, à l'opéra, la romantique demoiselle, éblouie par les diamants d'une duchesse, n'en pouvait détacher ses yeux, lorsqu'un gros vieillard, bâti comme un Silène, remarqua son extase.

—Vous aimez les diamants, lui dit-il, ma belle dame ; comment trouvez-vous celui-ci ? Et il posa cavalièrement sur la main gantée de sa voisine un énorme doigt garni d'un brillant magnifique.

—Je le trouve très beau, répartit Georgina, un peu déconcertée d'avoir laissé lire dans sa pensée.

—Eh bien ! reprit le nabab, ma défunte épouse avait une parure complète de ces mêmes brillants, et je la destine à celle qui consolera mon veuvage.

Cette déclaration était un peu brusque quoique indirecte. Georgina ne sut que répondre. Mais avant la fin de la représentation, le nabab était parvenu à lui faire comprendre que, si les cheveux blancs d'un veuf ne l'effrayaient pas, il ne tenait qu'à elle d'éclipser toutes les duchesses par l'éclat de ses parures.

Georgina, rêvant jadis un lord, avait cru pour un moment rencontrer son idéal dans le lord ruiné ; mais elle réfléchit que c'était là un pur rêve, et les offres du nabab furent acceptées.

Restait la modeste et charitable Elisabeth : pour celle-là, ce n'était pas des diamants qui pouvaient la séduire. Elle continuait à coudre des chemises pour les pauvres et d'assister aux sermons du révérend Docteur Sunbeam ; ce même Docteur Sunbeam, après avoir recherché la main de sa chaste paroissienne, s'était éloi-gné depuis le testament de la tante Sarah.

Quelques temps après le mariage de Georgina et du nabab, Elisabeth, désormais seule

maîtresse de la fortune de la tante Sarah, parla de faire un voyage sur le continent. On fit courir les bruits qu'elle songeait à embrasser la religion catholique et à entrer dans un couvent. M. Sunbeam ne la voyant plus paraître dans son temple, prit l'alarme des premiers... Il n'avait pas prévu ce coup de tête et ne manqua point de s'en attribuer tous les torts.

"C'est un désespoir d'amour qui l'a poussé à cette extrémité, pensa-t-il; j'ai été trop cruel. D'ailleurs, l'entrée d'un nabab dans la famille change bien les choses. Cette homme-là est cousu d'or; il ne se refusera point à payer les dettes d'un beau-frère. Sa table dans tous les cas, sera ouverte aux divers membres de la famille, et j'y dirai de droit le *Benedicite*."

Plein de ces belles résolutions, le Docteur Sunbeam se présenta de nouveau chez M. Warrender. La charge de pasteur des âmes lui imposait le devoir de ramener au bercail cette brebis égarée.

Elisabeth se laissa convertir sans peine.

Voilà donc les cinq nièces de la tante Sarah mariées!

Maintenant il nous reste à rendre une visite au plus ancien des cinq nouveaux ménages. Prenons l'omnibus et fouette cocher. Nous voici au modeste cottage de l'orpheline, non plus la pauvre orpheline, car, épouse depuis un an, elle est mère depuis une heure.

Un jeune homme descend de l'omnibus avec nous; sa figure rayonne. Il nous invite à reposer un instant chez lui. Nous acceptons; Mais à peine assis, des cris frappent notre oreille! Allen Hyde, car c'était avec lui que nous avions fait route, tressaille et escalade un escalier. La jeune mère lui montre leur enfant.

"N'est-ce pas qu'il est beau, mon ami?"

—Et riche, riche comme un lord qui est riche. Tes quatre cousines sont mariées. Nous héritons de la tante Sarah!" ZIP.

CHARADE.

No. 11.

A la chasse on fait mon premier;
Pour plaire, point n'est besoin de savoir mon dernier;
Ainsi pensa Jeannette, ignorante et frivole,
De ses beaux yeux, un millord qui raffole,
Pour l'enrichir vide ses coffres-forts,
Tel un païen remplit d'or son idole,
Mais bientôt il la brise et reprend ses trésors;
Voilà de mon entier l'usage et le symbole.

ENIGME.

No. 12.

Pétillant et plein de chaleur,
Rarement avec moi l'on dort ou l'on s'ennuie;
Je guéris la mauvaise humeur,
J'affaiblis la mélancolie.
En Europe, en Asie, on vante ma vertu;
Autant que moi jamais étranger n'a su plaire;
On m'accueille en tous lieux, et je suis devenu
Un superflu nécessaire.

Le mot de l'énigme No. 9 est *Demarche*.
Le mot de la charade No. 10 est *Mouchoir*.

Une jeune fille d'Aylmer, Mlle Dorion, a été il y a quelque temps, dans un récent pèlerinage, l'objet d'une grande faveur de la part de Ste Anne.

Cette jeune fille était paralysée depuis près de quatre années et ne pouvait faire un pas.

Elle est aujourd'hui entièrement guérie et a recouvré l'usage de ses jambes.

Ceux qui la voient se promener dans le village ne reviennent pas de leur étonnement et de leur admiration pour le prodige accompli par la Bonne Ste Anne.

Chaque dimanche, on vient en foule à Aylmer voir cette jeune fille si miraculeusement guérie.

Un mariage qui vaut la peine d'être signalé est celui du général Mite avec Mlle Edwards, à Manchester. Le général qui a dix-neuf ans, mesure 22 pouces de hauteur. Son épouse, qui compte dix-sept printemps, n'a pas tout-à-fait la taille de son mari, elle ne mesure que dix-neuf pouces et demi. La cérémonie a eu lieu sur la table du bureau de l'enregistrement des mariages.

On ne dira pas que ce mariage a eu lieu dans le grand monde.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

HISTOIRE D'UN TRÉSOR.

IX

Elle s'arrêta un instant pour considérer le vieux château si tristo au milieu de la nature vivante. Elle demeura ainsi immobile. Tout à coup un bruit léger se fit entendre auprès d'elle. Un bouquet de roses blanches qui semblait tombé du ciel gisait à ses pieds. Elle jeta aux alentours un regard de profond étonnement. Elle ne vit rien et resta les yeux fixés sur le bouquet sans le relever. Quelque chose lui soufflait que ces fleurs venaient de Roland. Elle avait si bien retenu le nom. Elle hésita comprenant qu'il y avait là un témoin intéressé puisqu'il se cachait. Elle sentit bien que ce qu'elle allait faire à cette heure nocturne, seule ainsi, serait se compromettre. Elle se dit bien qu'elle pouvait bien se tromper, que ce qu'elle aurait jugé être une insolence de la part de tout autre et qu'elle trouvait charmant venant de lui, pouvait être l'hommage grossier de quelqu'hôte indélicat du château. En deux secondes elle jugea toutes ces choses. Mais l'apre, curiosité, l'espoir caché, quelque chose qui se sent et qui ne se peut dire, quelque chose qui entraîne invinciblement, la décidèrent. Elle se baissa rapidement, et d'un geste nerveux ramassa les belles roses qui lui firent monter au cerveau comme une secrète odeur d'amour. Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux. Mais, hélas! le premier pas était fait sans retour, puisqu'il n'y avait point là de coquetterie, mais un sentiment vrai et la spontanéité du cœur. Elle eut instinctivement la conscience de son imprudence et se sauva emportant son bouquet, comme Nessus la robe de Déjanire, son bouquet fait désormais non de roses, mais de rêves de flammes, miraculeux comme ceux des *Mille et une Nuits*. Son cœur, qu'elle comprimait à deux mains, battait de joie et de frayeur, et ses pas légers laissaient à peine une empreinte sur le sable des allées.

Quand elle eut disparu de l'autre côté de la rivière on eût pu voir Roland qui murmura :

"C'est étrange! Est-ce que j'aurais trouvé cette quadrature du cercle, cette chose merveilleuse, une femme qui m'aimera pour moi-même! Elle est idéale, cette enfant-là.... Pour commencer je me jure que j'en suis fou."

Dire les pensées fiévreuses qui agitèrent la jeune fille pendant la nuit qui suivit cette scène serait impossible. Ce fut comme un torrent qui se répandit dans cette âme. Torrent de suppositions, torrent de certitude, mille pensées commencées et quittées, mille choses confuses, mille choses nettes comme un raisonnement mathématique.

Le lendemain, son premier soin fut de parcourir le parc des ormes d'un regard curieux afin d'y recouvrer son adorateur. Mais elle avait affaire à un savant dans l'art d'amour. Valrémy avait compris qu'il fallait exciter sa curiosité, la forcer de s'occuper de lui en idée et que rassasier sa vue serait une faute. Il ne parut pas de la journée. Madeleine se dépita; elle se promit de ne plus descendre au jardin. A dix heures, Torancy, que sa blessure fatiguait beaucoup, dormait comme la vieille. La jeune fille avait dans sa prison toute la liberté désirable. Elle ferma sa porte au verrou pour ôter toute tentation de quitter sa chambre. Le combat avec

elle-même dura une demi-heure après laquelle elle se rendit toute palpitante sous l'allée de trembles. A peine y fut-elle qu'un second bouquet de fleurs magnifiques vint rouler jusqu'au bas de sa robe. Elle le releva rapidement, jeta autour d'elle un regard interrogateur, et, ne voyant personne, eut un léger geste d'impatience. Alors Roland se montra sortant de derrière un tronc de platane, et s'approcha du bord de l'eau, découveat et respectueux.

Quant à Madeleine, elle sentait son cœur s'en aller, le sang abandonna ses joues. Quelques pieds la séparaient à peine du jeune homme, un abîme, c'est vrai, mais un regard brûlant s'échappa de ses yeux, franchissant tous les obstacles et terrassant sa propre pudeur. Elle détacha l'une des fleurs du bouquet et la jeta doucement à l'eau, qui la porta sur la rive opposée à Roland, qui la recueillit. Puis elle s'éloigna lentement. Arrivé sur le perron, elle se retourna pour le voir encore; rentrée chez elle, elle colla son visage aux vitres jusqu'à ce qu'il eût disparu, et passa une nuit radieuse auprès de ces belles roses remontantes, de couleur thé, qui avaient une douce odeur. Elle étaient le symbole de cet être virginal; et, si près du cœur de Madeleine, elle devenait le signe précurseur d'un amour violent.

Sur le tapis de sa chambre, en fourrageant ses fleurs, elle fit tomber un petit billet roulé, qui resta à quelques pouces du feu, éclairé et luisant comme une liciode. Ce fut comme si elle eût aperçu un serpent. L'honnêteté, que l'entraînement d'une nature passionnée avait éloignée, revint soudain d'autant plus puissante. Elle sentit sa faute, et, cachant sa figure dans ces deux mains, se prit à pleurer amèrement. Elle se demanda ce que penserait son père, s'il la savait ainsi compromise et par sa propre folie.

Et lui! Que devait-il croire d'elle, si prompt à dévoiler ses secrètes pensées? Ah! pour lui montrer ainsi par cette lettre audacieuse comme il jugeait la facilité de son cœur, à quelle hauteur la mettait-il donc dans son mépris! Mais aussi ne s'était-elle point, par une inconcevable légèreté, attiré cet outrage. Elle en était bien punie. Les sanglots soulevaient sa poitrine, et ses cheveux dénoués par ces agitations se répandaient autour d'elle. Une partie de la nuit se passa ainsi. Vers une heure du matin, alanguie par les pleurs, les joues marbrées des sillons qu'ils avaient laissés, elle ouvrit les yeux. Le petit billet était toujours à la même place, comme un remords, mais aussi comme un défi. Qu'osait-il écrire? Et puis, peut-être, demanda-t-il pardon de sa témérité. Alors, devait-elle le condamner sans l'entendre? Hors cela, que pouvait-il avoir à lui dire, en effet?

Tels étaient les sophismes avec lesquels cette enfant cherchait à tromper sa conscience alarmée. Aussi, voulait-elle charger son complice ce de la moitié de sa faute. Pendant ce temps, le papier tantateur la fascinait. Elle sentait que c'était mal de lire, et l'envie d'en savoir le contenu la brûlait. Cette fois encore, sa curiosité triompha. Elle ramassa et l'ouvrit d'une main agitée, cherchant les mots qu'elle apercevait à travers un nuage.

"Ecoutez les fleurs qui parlent, lut-elle. Les fleurs sont chastes et discrètes. Elles sont aussi pures que vous-même, et vous parleront la langue des anges. Elle vous diront aussi qu'il est des amitiés passionnées qui veillent, des amitiés qu'un souvenir a fait naître et que l'espoir conserve."

Malgré son afféterie et sa recherche, elle trouva ce billet charmant. Ce souvenir, il l'avait donc aussi, lui! Ce n'était donc pas la posses-

sion exclusive de Madeleine. Ce moment délicieux, cet éclair qui l'avait illuminée dans leur romanesque rencontre, elle n'était donc pas la seule à en avoir senti l'impression profonde. Il n'y avait donc pas là un rêve ! Oh ! que ses soucis étaient loin ! combien elle avait oublié son hésitation ! Et puis, ce billet, il était si humble, si discret. Où trouver là matière à son courroux ? Mais il y avait un dernier mot qui réveilla tout à coup ses angoisses : l'espoir ! Quel espoir avait-il donc ? Mais bientôt, cette raison des jeunes filles qui expliqua tout, jusqu'à leurs caprices, lui démontra que c'était l'espoir de la conduire coiffée de fleurs d'orange devant un autel, de lui jurer fidélité parfaite, amour infini.

Madeline, rassurée, se promit bien de rendre la pareille à ce beau cavalier. Les conventions du monde lui étaient, inconnues, les compromis tacites qui étouffent les expansions, nul ne lui en avait parlé. Elle aimait, elle trouvait dans l'amour un plaisir divin. Aussi, elle se laissait aller à entasser rêves sur rêves, pour se bâtir le merveilleux palais de la félicité, cette tour de Babel que nul ici-bas n'a pu élever.

XXXIV

Elle s'endormit aussi. Le matin filtrant à travers les liserons de sa fenêtre et les rideaux de mousseline blanche des rayons curieux, on aperçut la gerbe de roses éparpillée sur le lit de la jeune fille. Engourdie sans doute par leur parfum, elle sommeillait à demie, ensevelie sous ces branches aux fleurs mousseuses. En entr'ouvrant sa petite main serrée, vous eussiez trouvé le billet moite et froisé.

Le jour entier se passa en joies mystérieuses, en fous éclats de rire dont Torancy prit souci, mais dont il ne pénétra pas le secret. Mais depuis plusieurs mois il était habitué à ces variations d'humeur, et, malgré quelque étonnement de voir cette gaieté si longue, il ne s'inquiéta pas autrement.

Madeline chantait en tirant son aiguille. Il faisait beau dans la campagne, et l'air vif entraînait à pleine croisée. Mais les heures s'écoulaient lentement, et l'ombre semblait ne pas vouloir descendre pour rapporter les bonheurs qu'elle abritait. En y songeant, la jeune fille s'était enhardie. Sûre dans son esprit des bonnes intentions de Roland, n'ayant fait aucun calcul que ceux de l'amour confiant, elle s'appretait à mener son petit roman secret. Il y avait tant de saveurs dans ces entrevues ignorées de tous et ensevelies dans la nuit étoilée. Et puis, elle était gardée, pensait-elle, par une rivière profonde, par cette dévotion sans bornes qu'on devait avoir pour elle. Elle était heureuse et imprévoyante, ne craignant rien des audaces qu'elle ignorait, ne sachant rien de cette mer aventureuse du sentiment sur laquelle elle s'embarquait sans pilote, à la foi des yeux de son amant, deux étoiles trompeuses.

Elle vint donc à ces rendez-vous, plutôt compris que donnés, mais auxquels tous deux couraient d'enthousiasme. O jeunesse, primevères de la vie ! Quand elle sortit de sa maison, toutes les harmonies de l'âme chantaient en elle. Elle allait le voir, lui parler peut-être. Elle ne tremblait plus. Il lui semblait que ce monde radieux et voilé qui l'entourait était complice de ses joies, était à ses ordres pour les envelopper. La nuit était plus sombre qu'à l'ordinaire. Elle s'avança, comme la veille jusqu'au fond du jardin et s'arrêta silencieuse, interrogeant l'ombre, écoutant les bruits lointains de la ville qui s'éteignaient. Soudain, une légère poutrelle glissa de l'autre bord vers celui où elle se trouvait et s'assujettit dans les racines des saules. Roland,

s'aidant des branches flexibles qui se trouvaient à sa portée, s'élança hardiment sur ce point improvisé et jeta un cri de frayeur. Il implorait les mains jointes, avec des regards pleins de muettes supplications le pardon de son crime.

" Monsieur, lui dit-elle à voix basse, éperdue de terreur, mais clouée à sa place par un attrait irrésistible, monsieur. Allez-vous-en, de grâce, mon père vous tuerait s'il vous voyait ici ! Fuyez ! Si j'étais vue ainsi, à cette heure, auprès de vous, je mourrais de douleur, je vous en prie ! Vous me faites cruellement repentir d'avoir cédé à ce qui m'entraînait. Je voulais vous remercier d'avoir sauvé mon père, rien de plus, je vous le jure. Pourquoi êtes-vous ici ? "

Et, pleurant avec de chaudes larmes, elle abandonnait au jeune homme ses mains qu'il avait saisies, et le regardait à travers ce prisme des pleurs qui, pour les femmes aimantes, leur fait voir ceux qui sont aimés si séduisants.

" Pardonnez-moi, répondit-il, d'avoir cédé à un entraînement plus fort que ma volonté. Ne craignait point, je vais m'éloigner à l'instant ; mais, avant de vous quitter, puis-je croire que vous plaignez cet amour dont je souffre et dont je vis à la fois ? Il est à peine né, et déjà je ne pourrais plus l'arracher de moi. Vous qui n'avez point aimé, vous ne pouvez comprendre le mal que font vos yeux charmants. Vous me chassez. Je ne vous reverrai plus, sans doute, mais je ne puis croire que vous me défendiez de vous adorer. J'aime mieux penser que mon souvenir n'éveillera ni regrets, ni mémoire même d'une inconséquence que vous me pardonnez, n'est-ce pas ? "

Il s'éloignait déjà avec un sourire doux sur les lèvres. Elle crut qu'il ne viendrait plus. Elle eut peur.

" Je ne vous chasse point, lui dit-elle en tendant, cette fois, avec abandon sa petite main. Puisque vous êtes ici, restez encore un peu. Aussi bien, j'ai été folle, et, avant de vous pardonner, il faut que je parvienne à me consoler moi-même de vous avoir encouragé.

Ne vous consolez pas, Madeleine, ou ce sera moi qui me désolerai d'avoir perdu le plus radieux espoir du monde, celui d'être aimé de vous. "

Elle restait muette et le contemplait, pendant qu'il parlait, avec des yeux clairs et phosphorescents pour ainsi dire, tant ils contenaient de passion comprimée.

" Est-ce bien vrai tout cela, monsieur Roland ? dit-elle enfin de sa voix caressante et harmonieuse. Avant de me répéter toutes ces choses, songez-y bien. Ne voyez-vous pas que cela me pénètre le cœur ! Comment ! une pauvre fille comme moi, isolée, ignorante de votre vie merveilleuse, qui ne connais que mon vieux père, comment puis-je croire que vous m'aimez, vous que tant d'autres adorent ? car on vous adore, je le sais... je le sens... je le vois... "

Elle se rapprocha de lui rougissante, et, elle plongea jusqu'au fond de son cœur ses yeux qui essayaient d'y lire. Tout à coup, envahi par un fluide étrange, elle se recula vivement.

" Si vous m'aimez, si vous voulez que je vous aime, jurez sur votre mère que vous me voulez pour votre femme. Je vous croirai, et il me semble que je vous aimerai aussi. "

Pendant qu'elle parlait, Roland comparait mentalement cette jeune fille à celle que le monde fonde si vite à son creuset. Il était ici bien dépaysé de ces créatures dont il faisait l'habitude son outrage. Il ne pouvait empêcher qu'il ne subit, malgré lui, l'influence de cette jeunesse parfumée de candeur et de franchise. Il comprenait d'instinct que c'était là un fruit rare de l'éducation privée, mûri sans secours artificiels, prêt à être cueilli par l'amour et faisant, par la

loi de nature et son propre poids, céder la branche. Il était gentilhomme, cet appel à son honneur ne le trouva pas insensible. Il réléchit quelques instants.

" Je me nomme Roland de Valrémy, dit-il enfin. Pour m'attacher à vous, vous ne m'avez pas même demandé ce nom, mais il vous apprend que je ne dépends pas absolument de moi-même. Ma parole m'engagerait irrévocablement, Permettez que je consulte auparavant la marquise de Vaudricourt, ma grand'mère. De pareilles résolutions sont choses graves. "

Peut-être ce léger jeune homme paraît-il sérieusement et se trouvait-il subjugué. A vingt-quatre ans, quel cœur ne conserve encore des fibres neuves qui vibrent par hasard et poussent l'homme à d'héroïques sottises, comme dit le monde ?

" Allez donc, et si vous me trompez, monsieur de Valrémy, Dieu vous punira, le jour où vous nous avez préservés, vous avez occupé mon cœur. Votre image n'en est plus sortie, et aujourd'hui, si c'est aimer qu'être attirée par une force toute-puissante vers un homme, je crois que je vous aime. "

Et, baissant la tête, elle cacha les joues empourprées au jeune homme enivré.

" Écoutez, continua-t-elle bientôt avec un sourire, on ne doit pas sans doute s'exprimer comme je fais, mais je n'ai pas de mère, et mon père ne me conte que des batailles. J'attends que, désormais, vous me disiez vous-même si je parle mal, et sans me gronder, toutefois, car j'aurais bonne volonté, et je pleure si vite ! Adieu, maintenant ; je ne veux plus que vous repreniez ce chemin périlleux pour vous et pour moi. Parlez de moi, pensez à moi, et quelquefois le soir, à cette même heure, venez me dire où en sont nos espoirs. "

Elle lui tendit les mains, qu'il baisa. Il reprit le même chemin, attira à lui une passerelle, la cacha dans les roseaux et disparut.

Quant à la marquise, elle trouvait toutes ces *simagrées*, comme elle disait, parfaitement ridicules, et faignait de ne pas s'en apercevoir. La malheureuse, jusque-là coquette, mordue au cœur, cette fois, par mille couleuvres qui entraînaient une à une à mesure que les illusions s'envoaient, croyait trouver son excuse dans la réalité du sentiment qui l'entraînait hors d'elle-même. Elle regardait son amant avec de tumultueux mouvements intimes qui soulevaient son sein et noyaient ses yeux. Valrémy, plus fatigué qu'heureux, s'obstinait à ne rien voir. Aussi, cherchant en vain à cette froideur une cause qu'elle ne pouvait se résoudre à trouver en elle-même, Mme de Lépinoy s'efforçait-elle de découvrir quelque raison cachée. Mais à Senlis quelle rivale pouvait-elle rencontrer, elle, une des reines du monde parisien, elle si enviée encore ?

Cependant Roland, quand le lendemain sa pensée le rapporta vers Madeleine, se souvint de ce qu'il avait promis. Mais il connaissait la marquise, et d'ailleurs celle-ci n'eût-elle pas été femme à le bannir de sa présence au premier mot de mariage, il se serait trouvé lui-même souverainement ridicule d'y songer un instant.

Pourtant, malgré tout, cette chaste et gracieuse enfant l'avait touché ; mais à cette heure, il ne songeait plus qu'à retarder par tous les moyens possibles les explications qu'elle lui demandait. Se sentant en présence d'impossibilités, il était dominé par le désir impétueux de les vaincre. Il se jurait d'arriver à posséder Madeleine, à profiter de cet amour qui s'était si candidement révélé. Bizarre contradiction de la nature humaine ! Au milieu de ces projets un remords le poursuivait. Faut-il le dire ? Le sentiment qu'il éprouvait, et dont il ne se rendait

pas compte, était aussi violent que sincère, mais l'habitude de jouer avec les choses du cœur l'avait blasé. Il avait perdu l'usage de les analyser. Ne croyant pas à l'amour, il s'imaginait suivre ici son goût sans chercher autre chose que le plaisir du moment. Et pourtant dans la mesure de la nature légère et oublieuse, il aimait. L'attrait qui lie existait chez lui comme chez elle.

Son premier soin, au milieu de ces pensées fut de surexciter l'amour de Madeleine.

Madeline revint donc le soir au même endroit que les jours précédents, toujours plus enivrée, toujours plus soumise à ces émotions qui brassaient pour ainsi dire son sang et l'envoyaient aux extrémités ou l'amassaient au cœur si précipitamment qu'elle était à chaque pas obligée d'en comprimer les impétueux battements. Elle vivait ! Echappée de cette torpeur froide dans laquelle elle avait négativement vécu, mille penseurs nouveaux lui apparaissaient, semblables à des génies lui faisant signe de les suivre dans un pays enchanté plein de grandes fleurs et d'arbres odorants. Elle non plus n'analysait pas ces secrets de son être, mais il y avait là une si souveraine animation qu'elle semblait s'être éveillée d'un profond sommeil qui l'aurait lassée. La fleur symbolique du lotus, qui fait oublier, semblait lui avoir versé ses sucs endormants tant son existence atone lui paraissait décolorée. Pourtant il n'y avait en elle de reproches pour personne. Elle se sentait pénétrée d'un subit besoin d'aimer, et tout le monde bénéficia de son état intérieur. Elle chérit mieux Torancy, elle embrassa Margotte avec effusion.

Elle se trouva seule ce soir-là au bout de l'allée de trembles. Elle resta un grand quart d'heure à demi dissimulée par le tronc d'un saule, interrogeant les buissons avec inquiétude, puis avec dépit, enfin avec colère. Personne ne vint. Elle s'en retourna maussade, grondeuse, lut à Torancy son journal avec tant de mouvements nerveux que celui-ci lui crut la migraine et la renvoya. Le lendemain, le sur-lendemain, les mêmes promenades amenèrent des résultats identiques. La pauvre enfant se crut oubliée et entra dans une grande tristesse. Elle avait, comme beaucoup d'esprits superstitieux, attaché à cette dernière et infructueuse démarche un sens fatal. Elle y avait accroché une espérance qui sombra et se dit que tout était fini. Elle rentra la tête en feu, les yeux noyés de pleurs, et prenant avec résolution un parti extrême, elle se décida à passer le Rubicon. Elle voulut avoir la certitude de son malheur, puisque le doute était si cruel. Elle écrivit.

Ne croyez pas qu'arrivée là elle se fit illusion sur l'acte qu'elle allait commettre. Elle savait bien ce qu'elle accomplissait, mais elle trouvait dans sa franchise, dans sa confiance, dans l'épanchement des sentiments qui l'animaient une douceur immense. Elle éprouvait déjà par avant-goût les joies du sacrifice.

" Mon ami, disait cette lettre, vous avez oublié, puisque mon beau songe à peine commencé s'est évanoui, de me dire adieu. On n'a pas voulu de notre union, sans doute. On ne m'a pas jugée digne de vous. Hélas ! ce n'est point ma faute ! Vos roses blanches se fanent, leurs feuilles tombent l'une après l'autre. Mon cœur est plein de trouble, et j'ai appris à la fois combien aimer et souffrir sont une seule et même chose. J'ai pleuré toute la soirée, mon père s'est aperçu que mes yeux étaient rouges ; je n'ai su que répondre à ses questions. A vous je le dirais, mais me voilà seule aujourd'hui avec le souvenir de vos paroles, avec la mémoire des miennes..."

" Monsieur Roland, je me sens triste à mourir... Mes fleurs ! mes pauvres chères fleurs !

elles remplissent ma chambre d'une odeur amie. Je m'attache à ce parfum qui s'évanouira demain, dernière trace de notre amitié d'un jour. Ah ! monsieur, que ces sentiments qui durent plus que les choses sont amers !... Pourquoi, lorsque les maux du corps s'oublient, les douleurs de l'âme persistent-elles ? Pourquoi tous ces bouleversements depuis vous ? Pourquoi ces joies inutiles ? Pourquoi ces vaines terreurs ? Pourquoi enfin dans cette vie rapide qui est devenue la mienne tous ces étonnements cruels ? Ils mourront en moi, car je ne vous reverrai plus, et pourtant il me semble que si je vous avais revu votre adieu m'eût laissée plus calme que votre fuite. Il faut bien que je vous le dise. Cette fuite me laisse tout supposer, tout croire, tout craindre, hélas ! et tout espérer !

" MADELEINE."

Elle alla le lendemain, qui était un dimanche, à la messe. En sortant de l'église, elle éloigna un instant Margotte et courut jeter cette lettre à la poste. Elle se sentit plus calme et attendit la soirée avec plus de patience que les jours précédents. Elle comptait voir Roland.

La lettre parvint au château des Ormes. Le timbre de Senlis frappa la marquise. L'écriture fine et couchée, la forme élégante, tout lui donna à penser que cela venait de Madeleine Torancy.

Elle s'en appara donc en présence de Rolly, et la décacheta sans façon. L'enveloppe roula à terre. Le jeune homme qui n'avait prêté nulle attention à cet acte, ignorant que c'était un abus de confiance, jeta par hasard les yeux sur l'enveloppe, reconnut le nom de son cousin et commença à chercher le mot de l'énigme. Lorsque la lecture en fut achevée, Mme de Vaudricourt la brûla. Rolly se baissa pour relever l'enveloppe ; mais plus prompt que l'éclair, la marquise la devança et détruisit cette dernière preuve du délit. Il était trop tard. L'esprit de Rolly, habile à chercher les causes et rendu soupçonneux par les causeries secrètes de sa tante avec Mme de Lépinoy, par la colère contenue qu'avait excitée le nom de Torancy, par mille indices qui lui revinrent à la mémoire, se mit à la piste de l'intérêt qu'elle prenait aux affaires de Roland. Celui-ci était encore absent pour quelques jours. Il avait le temps d'observer. Il soupçonna quelque drame bien noir, comme celle que pouvait concevoir l'esprit de la marquise lorsqu'elle se mettait à détester quelqu'un plus particulièrement. Il se tut, mais dès ce moment rien ne passa inaperçu. Il saisit entre Mme de Lépinoy et sa tante un échange de signes. Alors, sous un prétexte, il se leva et disparut.

" Il y a une lettre, dit vivement Mme de Vaudricourt, dès que Rolly fut sorti.

— Une lettre ! Elle a écrit, l'imprudente ! Ah ! ah ! marquise, quelle arme nous avons contre eux !

— Une arme ! contre eux ! Mais, chère madame, quels projets agitez-vous donc ? exclama la vieille dame avec une vivacité singulière, et commençant la marche des gardes royales. Contre eux ! Ah ! ça, supposez-vous que j'en veuille à mon pauvre Roland ? Vive Dieu ! Voilà une amie qui prend feu pour ma cause ! Allons, je vois que nous nous entendons très-bien, mais que nous nous comprenons très-mal. Avez-vous pu croire un seul instant que j'userais de cette lettre comme d'une arme ? Il serait alors surabondamment prouvé que ce pauvre garçon qui s'amuse comme il peut sur la domaine des gens de rien est un suborneur, comme si l'honneur qu'il leur fait ne payait pas le dommage ! Voulez-vous que sous la prévention de détournement de mineure il comparût comme un goujat devant les tribunaux ? Hélas ! ma chère, ces

temps d'épreuve le veulent ainsi. On ferait des gorges chaudes de notre nom vieux de dix siècles. On humilierait au grand éclat de rire des courtards de boutique et des vagabonds émancipés, nos fleurons qui ont été aux croisades. Halte là, c'est un rêve que vous auriez fait et dont il serait temps de vous éveiller. Mon intention est de laisser les choses suivre leur cours, mais de me tenir au courant de cette intrigue qui nous distraira toutes deux, vous surtout, n'est-ce pas, ma chère Laure, qui paraissez prendre à ce roman un si vif intérêt. Restons donc, si vous y consentez, dans notre loge et ne descendons pas sur le théâtre de l'amour. Moi, je l'effloucherai, et vous, termina-t-elle, avec un sourire aiguë comme un poignard, vous êtes trop tragédienne ; s'il fallait jouer un rôle, vous dépasseriez la réalité, et cela ne serait plus tout à fait une distraction pour vous. Tout doux, tout doux : la Malibran est morte de ses émotions, et je craindrais pour votre santé."

Ces dernières paroles étaient trop pesantes pour cette pauvre nature de femme aimante. Mme de Lépinoy n'y tient plus, deux larmes jaillirent de ses yeux. Toutes les barrières que la dissimulation du monde élève entre les vrais sentiments et les hypocrisies du prochain, elle les brisa d'un seul coup, et, se levant superbe de désordre, le regard brillant, le visage couvert d'une pâleur ardente, elle s'élança jusqu'àuprès de la marquise.

" Ah ! madame ! s'écria-t-elle ; que vous êtes cruelle ! Vous, si clairvoyante, se peut-il donc que depuis dix mois vous n'avez pas vu que je l'aime, votre Roland, que je l'adore, que sa présence est pour moi le paradis, que son absence c'est le deuil, que sa perte ce serait la mort. Ah ! pour m'arracher cet aveu, que mon âme indignée retient encore, contre lequel ma raison obscurcie se dresse de toute sa hauteur, il faut, croyez-le, que j'aie bien souffert. Je suis jalouse ; je souffre, vous dis-je, mille serpents me déchirent le cœur. Mes nuits se passent sans sommeil, en proie à des cauchemars affreux que mon imagination suscite comme à plaisir. Je les vois ensemble, tous deux beaux, jeunes, ardents à ces joies qui étaient miennes, et que malgré moi, malgré tout je sens chaque jour s'éloigner. Cette année, cette heure radieuse dont j'ai enfoui les délices dans le fond de mon être, j'avais cru, malheureuse, qu'elle n'aurait pas de fin. J'ai épuisé les trésors de sa tendresse parce que je me sentais riche à l'anéantir sous la mienne. J'avais jugé de lui par moi-même. Aujourd'hui tout est fini, il l'aime et me voilà abandonnée ! Me voilà en face de ce passé si court et si charmant, en face de l'avenir, en face de leur bonheur qui me tuera ! Oh ! par moments j'ai des idées de meurtre qui passent en moi comme des lueurs. Il doit y avoir une grande volupté à tuer une rivale. Cette femme dont vous parlez ainsi froidement, gardant pour mon pauvre cœur tout déchiré vos amères ironies, cette femme, je la hais !..."

Et se jetant à genoux au milieu de sanglots si violents que ses cheveux se dénouèrent et l'inondèrent entièrement.

(A suivre.)

Il y a de l'émoi à Québec à propos d'un Marseillais nouvellement arrivé du pays du choléra. Dans la dernière séance du conseil de ville, le maire de Québec a dit n'avoir pas encore reçu de réponse d'Ottawa à la requête que le conseil a adressée au gouvernement pour édicter des règlements de quarantaine plus rigoureux. Un membre du conseil a cité, comme preuve de la nécessité de prendre des mesures immédiates, le fait qu'un Marseillais, fuyant le choléra, est arrivé à Québec et travaille maintenant dans un atelier de machines de la rue Saint-Paul. On s'attend à chaque jour à voir éclater le choléra. *B.L.G.*

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

1603 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TAPISSERIES! TAPISSERIES!

DE TOUS LES GENRES ET DE TOUS LES GOUTS,
Depuis 5 cents à \$2.50 la pièce.

Patrons des plus Nouveaux.

TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS,
POUR PLAFONDS,
BORDURES, DÉCORATIONS, ETC.

Voici de nouveau le printemps, la saison où tout change, tout se transforme, tout prend une toilette nouvelle, depuis la nature, qui abandonne son manteau glacé pour se parer d'une robe verte éclatante, jusqu'à l'homme qui quitte son capot de fourrure, jusqu'aux maisons que l'on crépit, que l'on blanchit, que l'on peint, que l'on décore, que l'on tapisse. La tapisserie, c'est là la toilette d'une maison, et, chacun le sait, pour avoir une jolie toilette, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent. Une personne de goût peut être mieux vêtue avec un peu d'argent qu'une autre habillée luxueusement, mais avec mauvais goût. Il en est de même des maisons : prenez votre tapisserie parmi les patrons nombreux et bien choisis, votre demeure aura bien meilleur air.

Examinez ceux de la librairie CADIEUX & DEROME, rue Notre-Dame, vous y trouverez des modèles de toutes espèces, et à la portée de toutes les bourses.

ON ENVOIE DES ECHANTILLONS SUR DEMANDE.

CRYSTAL PALACE OPERA HOUSE

Carré Dominion en face de l'Hotel Windsor

ROLAND G. I. BARNETT, Locataire et Gerant.

Commençant MERCREDI, 6 Août

"IOLANTHE"

PRIX POPULAIRES : 50, 35, 25 et 15c. LOGES : \$5.00 et \$6.00.

**PLUMES TEINTES EN NOIR
BRILLANT.**

WILLIAM SNOW

Fabricant de PLUMES d'Autruches,

2025 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Plumes frisées, nettoyées et teintées en toutes couleurs.

L'ART ET LA MODE

Journal illustré, publié à Paris tous les samedis

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'abonnement : \$12.00 par an

Frais de poste non compris.

S'adresser Rue Halévy, No. 8

EN FACE L'OPERA

PARIS.

JEUNES GENS!—LISEZ!

La VOLTAIC BELT CO.

(Compagnie de la Ceinture Voltaïque)
de Marshall, Mich., offre d'envoyer leur célèbre ceinture electro-voltaïque et autres instruments électriques à l'essai, pendant 30 jours aux messieurs (Jeunes ou vieux) atteints de débilité nerveuse, perte d'énergie ou autres indispositions semblables. Aussi pour rhumatisme, névralgie, paralysie, et beaucoup d'autres maladies. La restauration complète de la santé et de l'énergie sont garantis. On ne court aucuns risques attendu qu'un essai de trente jours est accordé. Des pamphlets illustrés sont envoyés gratuitement à toutes personnes écrivant à la compagnie.

L'ALBUM MUSICAL

Recueil de Musique et de Littérature Musicale.

Parait tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, Musique d'Orgue et de Piano, Romances, Chansons et Chansonnettes des meilleurs auteurs.

Prix d'abonnement - - \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centimes.

A. FILIATRAULT & CIE.,

Editeurs-Propriétaires,

25, Rue St. Gabriel, Montréal.
Boite 325, P.O.

Imprimé par la CIE. D'IMP. ET DE LITH. GERHARDT-BERTHAUME.



**PÂTE
CHEVALLIER**

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette.

25 cents la boîte.

LAVIOLETTE & NELSON,

Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.

La boîte 25c. demandez par la poste.

**GOUDRON
DE NORVEGE**

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon.

LAVIOLETTE & NELSON,

Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvege rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux, le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens,
1605 Rue Notre-Dame, Montréal.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU. Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza. Enregistrée à Ottawa.

PRIX 25 CENTS LA BOITE.

LAVIOLETTE & NELSON,
Propriétaires, Montréal.

La Poudre Coryzine, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boite 25c.

**PRESCRIPTION DU
DR. NELSON**

LE BAUME INFAILLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS

Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON,

Propriétaires, Montréal.

La prescription du Dr. Nelson pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille 25c.

Le Baume de Jeunesse

DES DAMES

POUR EMBELLIR ET PRÉSERVER
LE TEINT

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaires. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En Vente chez tous les Pharmaciens

FLACON D'ESSAI Seulement 25c.

A VENDRE.

**10,000,000 DE
PIEDS DE
Bois de Sciage**

de toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

— AUSSI —

Lattes, Bardeaux,

Sciés et fendus

Bois de Charpente

En Pin et en Epinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester et Saugunet,
MONTREAL

**E. A. D. MORGAN, B. C. L.
AVOCAT,**

Commissaire pour Ontario et Manitoba
112 RUE ST. FRANCOIS-XAVIER,
BOITE B. P. 310.

Frechon, Lefebvre & Cie,

245 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

**BRONZES ET ORNEMENTS
D'EGLISE,**

Chasublerie, Vases Sacrés, Soieries,
Vins de Messe, Huile d'olive,
Cierges, etc.

Balance d'un Stock de Banqueroute à
grande réduction.

MAGNIFIQUES CHROMOS DE LA MORT
DE ST. JOSEPH.

Creven Cotton Co.

BRANTFORD, Ont.

COTONS A DRAPS

(Sheeting) ECRUS.

AGENT:

S. DAVISON,

10, Colborne Street, Toronto.
Editeur-Propriétaire: J. O. DANSEBAU.